

12th Congress AIECM3, « On Mediaeval and Modern Period Mediterranean Ceramics, Proceedings (Athens, 2021, 2 Volumes)

Edited by Platon PETRIDIS, Anastasia G. YANGAKI, Nikos LIAROS, Elli-Evangelia BIA

VOLUME I

Les deux gros volumes de ce 12^e Congrès AIECM3, « On Medieval and Modern Period Mediterranean Ceramics » qui s'est déroulé à Athènes en 2018 vient couronner provisoirement l'ensemble des congrès qui ont étudié les céramiques antiques et médiévales du monde méditerranéen. Comme le souligne notre collègue Sauro Gelichi, qui a présidé ce dernier colloque, le but de ce nouveau Congrès fut de s'adresser plus largement encore à des régions négligées auparavant (en particulier l'Orient et le Nord, mais aussi l'Albanie) et surtout de donner la préférence à l'histoire

des techniques céramologiques, sources de nouvelles découvertes.

Organisé de main de maître par Platon Pétridis et ses collègues, aidé d'anciens des congrès précédents, le Congrès a permis d'étudier des céramiques d'époque récente (des 15^e-17^e s, « modernes », ottomanes) tout en faisant la part belle aux productions antérieures, de manière à retracer une continuité dans les productions. Bref, le choix des sites et leurs dates ont enrichi l'éventail des productions. Au total 47 contributions et 59 posters se répartissant

en 3 sections importantes : 1 « ateliers et technologie céramique », 3 « la Poterie comme facteur des échanges commerciaux », 5 « Nouvelles découvertes », 4 « La poterie comme facteur de cohésion sociale ou de différenciation » qui selon S. Gelichi n'a pas reçu le succès que l'on était en droit d'attendre. La section 2 « Céramologie et archéométrie » avec un faible nombre d'interventions ne semblent pas trop répandues alors que les études céramologiques ont fait de gros progrès mais elles se disséminent dans d'autres articles.

La section 1 est extrêmement riche et traite des ateliers d'Europe du Sud. D. Papanikola-Bakirtzi dresse le bilan des ateliers de céramique glaçurée étudiés depuis le Congrès de Thessalonique (1999) et celui d'Athènes, mettant l'accent sur les fours (ces derniers avec présence de bâtonnets cylindriques implantés dans les parois reprennent une technique connue dans le monde islamique). A Istanbul, dans les fouilles de Sirkeci, de nombreux trépieds ont été découverts en même temps que des céramiques non finies avec les mêmes dessins qu'à Thessalonique. Les recherches en céramologie et en archéométrie ont mené à la détermination de provenance, notamment pour la Zeuxippus Ware et les centres possibles de sa production (notamment grâce aux travaux de S. Y. Waksman).

THEME 1 : Ateliers et technologie céramique.

Lisbonne : ateliers du XVe s (p. 43-50), avec installation conservée de quatre fours. Toujours à Lisbonne (p.53-61), quartier de la mouraria, potiers musulmans collaborant avec potiers chrétiens dont la production s'étendra du XVIe au XVIIe s. avec une certaine diversité des formes et des décors. Aux Açores, dans un couvent de la première moitié du XVIe s., des bassins, des pots furent confectionnés. On note une diffusion importante de la diffusion de la faïence portugaise avec comme centres de production, outre Lisbonne, Coimbra, Vila Nova, centres qui diffusent ces produits depuis les Philippines à Mexico, symbolisant ainsi la globalisation moderne.

Espagne : La partie conquise de l'Islam 5^e s.(Al-Andalus) produit aux IXe-Xe s une céramique glaçurée recourant aux trépieds et aux barres de suspension en forme de doigts qui diffèrent des barres caliphales du Xe s. On les trouve à Raqqa, à Bassora et à Fostat. De même à l'Alhambra, de nombreux ateliers « royaux ont été repérés » dont la production s'étale du XIVe au XXe s. Enfin, le façonnage des canthares à la tournette par deux potières de Moveros espagnoles offre une documentation très riche.

France : la belle découverte de Saleilles (Pyrénées -Orientales) a mis au jour des ateliers des IXe-XIe siècles comprenant 7 fours et leurs productions. Ces sept fours se trouvent presque tous dans la périphérie de l'aire d'ensilage. La céramique a été identifiée dans le comblement secondaire des silos. Elles appartiennent à un faciès catalan, dominé par l'olla, associée à des formes ouvertes destinées à la

préparation et au service des repas (écuelles et jattes), bien attestées dans la région roussillonnaise (fig. 4, p. 108). Les charbons de bois n'ont pas mis en évidence des éléments morphologiques postérieurs au XI^e s. Une autre découverte, en Provence concerne des imitations de modèles pisans imités à Manosque à partir de 1488 (groupe de Manosque). Formes et décors de ces céramiques sont très soignées et témoignent de la qualité des artisans de Moustiers dont les œuvres se retrouvent également dans la région de Montpellier au milieu du XVII^e s.

Italie : V. Valenzano présente de nouvelles données sur une céramique rare de Pouille, celle des XI^e-XIII^es siècles.

Les contacts entre céramique de Pise aux XVI^e et XVII^e siècle montre l'abondance des céramiques aux XVI^e et XVII^e s. et le passage progressif pour des raisons de productivité à la technique du slipware, au risque d'une certaine dégradation de leur qualité, ce qui n'empêcha pas la céramique de Pise de se diffuser largement au Canada et en Amérique du Nord. La fouille d'une zone de rebut dans le village de Soriano al Tevere a permis de découvrir des céramiques qui proviennent d'une production de Calabre du XV^e au XVIII^e s., assemblée à la suite d'un tremblement de terre de 1783. Enfin, la production de poterie glaçurée à l'étain trouvée à Montelupo en Toscane et datable entre 1500 et 1800 a été reconnue en petites quantités dans quelques sites du Levant, particulièrement à Chypre et en Grèce. Après 1750, de gros bidons d'huile furent aussi exportés en Grèce, montrant les capacités économiques et l'adaptabilité de cette région, grâce au port de Livourne, très actif en Méditerranée. Les céramiques produites étaient de qualité pauvre comme la majolique, mais elles étaient appréciées à Chypre (Kouklia). Notons l'importance de cette diffusion grâce aux cartes fournies (fig. 12, p. 152).

Nord Liban : à proximité de Tripoli, des restes de supports de pots dans le four (baguettes en argile portant les vases, trépieds, vases surcuits, nombreux vases glaçurés). De nombreux tessons furent aussi trouvés dans des église médiévales et dans les fouilles de Qalamoun, au Nord d'Enfeh, ainsi que sur plusieurs sites du Liban et de Syrie. Beaucoup de ces vaisselles ont des décors incisés sous glaçure plombifère.

Mentionnons également le *webatlas* des fours de céramique de la Grèce antique et sa contribution aux études de céramique médiévale (Hasaki, Raptis, -194p. 185).

P. Armstrong (p. 195-199) traite du Byzantine Polychrome Ware, une poterie dont le corps est en pâte blanche et qui a fait l'objet d'une grande attention dans les publications, bien qu'elle n'ait été trouvée qu'en petite quantité dans les fouilles. Elle suggère que la Polychrome Ware était confectionnée dans les monastères en association avec les coupes polychromes utilisées dans les baptêmes, avec une fossilisation des décors au cours des siècles et qu'elle ait été fabriquées dans les monastères bulgares. Nicomédie est reconnue avec bonne raison comme centre pour les tuiles polychromes (Gerstel 2008-2009). Céramiques et tuiles, malgré des lieux de fabrication différents partagent le même répertoire (animaux ou éléments architecturaux). V. Zaleskaya 1990 avait remarqué que les décor de croix, visible lors que le prêtre buvait, jouait sûrement un rôle dans le rituel chrétien. Pour le moment, seul Preslav semble avoir produit des calices avec une croix dans leur fond mais l'hypothèse d'une vaisselle liturgique devrait se révéler justifiée et être reliée à une production de tuiles avec les bustes de saints peints sur les tuiles.

Mmes Christova-Penkova et Petrova : sur le site de la Vratitza médiévale, les fouilles ont révélé une production luxueuse datant du XIII^e au XV^e s. (plats, bols, récipients de cuisson avec domination du sgraffito et de la glaçure. Formes, techniques et décoration sont semblables aux trouvailles de poterie de Tarnovo et Cherven, ainsi qu'à celles de Thessalonique et Serres. La présence de trépieds et de fragments de sgraffito trouvé à Vratsa peuvent indiquer une production locale.

MM. Da Silva, Bargao et Mmes Barradas et Ferreira (p.223), lors des fouilles menées sur le « Royal Hospital of All-Saints » de Lisbonne, ont découvert une céramique à pâte rouge du XVI^e s. divisée en « plain fine pottery », « modelled pottery » et « stoned pottery » dont l'étude ne fait que commencer.

LE THEME 2 (Ceramology and archaeometry, p. 255-339), quoique ramassé, et très riche par les moyens techniques mis en œuvre.

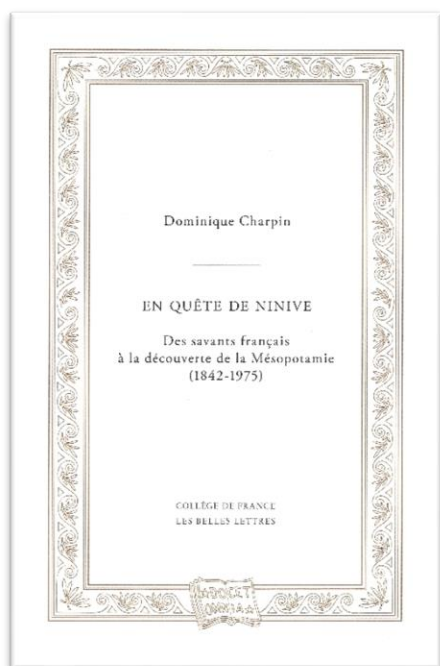
Avec le thème 3 (Pottery as a factor of commercial exchanges and shipwrecks, p. 347-519) offre un vaste échantillon des échanges en Méditerranée et en Mer Noire/Russie du Nord entre Xe et XVIII^e s qui complète notamment les études parues lors du congrès de Moscou.

VOLUME II

Le thème 4 (Pottery as a factor of social cohesion or differentiation, p. 545-669) s'intéresse aux apports historiques et sociaux des céramiques médiévales (céramiques nuptiales après 1913), aux identités nationales ou religieuses (jewish communities), terminologie des céramiques, etc... offrant ainsi un apport très intéressant sur la signification sociologique des céramiques byzantines et modernes.

Une même impression de renouvellement apparaît dans le thème 5 (New Discoveries) qui s'ouvre sur de nouvelles suggestions thématiques. En particulier les articles qui portent sur les nouvelles fouilles pour le métro de Thessalonique sont d'un très grand intérêt, car ils présentent pour la première fois les découvertes céramiques de ces fouilles.

Ces deux volumes enrichissent et renouvellent les trouvailles de matériel, les méthodes et les approches. Ils constituent donc une très belle prouesse dans le cadre de la céramique byzantine, médiévale et moderne.



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie l'ouvrage dont je suis l'auteur, *En quête de Ninive. Des savants français à la découverte de la Mésopotamie (1842-1975)*, paru en novembre 2022 dans la collection Docet omnia co-éditée par le Collège de France et Les Belles Lettres (464 pages, 105 illustrations).

Cet ouvrage, le premier consacré à l'histoire de l'assyriologie en France sur une si longue période, est organisé chronologiquement en quatre parties. La première est dévolue aux travaux des pionniers à partir de 1842. La seconde montre la consolidation de l'assyriologie en tant que spécialité distincte à l'intérieur du monde académique jusqu'en 1914. La troisième analyse les découvertes effectuées après la première guerre mondiale dans le contexte du nouvel ordre international. L'ouvrage s'achève par une description du renouveau de l'après-guerre et de la place de l'assyriologie française dans le monde jusqu'en 1975. Des index détaillés complètent le tout et permettent de reconstituer la biographie de nombreux savants, parfois répartie entre plusieurs chapitres.

Le déchiffrement des hiéroglyphes a été marqué par la personnalité de Jean-François Champollion, le bicentenaire de sa *Lettre à Monsieur Dacier* ayant été commémoré de bien des manières en 2022, notamment au sein de notre Académie. Certes, le mot « assyriologue » a été forgé par Renan en 1859 sur le modèle d'« égyptologue », mais là s'arrête l'analogie : à l'unité de la langue et de la civilisation égyptiennes s'oppose en effet la variété des langues et des civilisations de l'Asie occidentale ancienne. Il n'y eut donc pas un, mais plusieurs déchiffrements des écritures cunéiformes et ils furent le fait de plusieurs savants européens passionnés, dont la coopération fut parfois émaillée de rivalités. Quelques dates jalonnent leur histoire, étudiée au premier chapitre. D'abord 1802, moment où l'Allemand Grotefend découvrit la clé des inscriptions achéménides de Persépolis et de l'écriture cunéiforme dite « persépolitaine ». Puis 1839, lorsque l'Anglais Rawlinson copia les inscriptions rupestres trilingues de Béhistoun, que Darius avait fait graver en vieux-perse, assyrien (nous dirions aujourd'hui akkadien) et élamite. 1842 marque l'ouverture des fouilles de Ninive par le Français Botta, rendu célèbre par l'exhumation du palais du roi assyrien Sargon sur le site voisin de Khorsabad. Il inaugura ainsi la longue et fructueuse histoire de l'archéologie orientale, mais aussi celle de l'assyriologie au sens strict : les inscriptions de Sargon sur les bas-reliefs de son palais jouèrent un rôle important dans le déchiffrement du cunéiforme assyrien. En 1851, l'Anglais A. H. Layard découvrit à Ninive, sur le tell de Kuyunjik, les vestiges de la bibliothèque du roi Assurbanipal : des milliers de tablettes et fragments furent transférés au British Museum.

Parallèlement aux travaux de terrain, et grâce aux textes de plus en plus nombreux qu'ils livraient, les philologues purent progresser dans leur travail de déchiffrement de l'écriture cunéiforme et de la langue akkadienne, analysé au chapitre deuxième. On tient généralement la date de 1857 pour symboliquement marquante. Quatre savants livrèrent à la *Royal asiatic society* leur traduction d'une inscription assyrienne récemment découverte : les Britanniques W. F. Talbot, E. Hincks et H. C. Rawlinson, ainsi que le Français J. Oppert. Leurs versions, élaborées indépendamment, furent suffisamment concordantes pour que l'assyrien soit officiellement considéré comme déchiffré. Dans la foulée, Oppert publia en 1858 son livre *Déchiffrement des inscriptions cunéiformes*, suivi deux ans plus tard de la première *Grammaire assyrienne*, qui lui valurent de recevoir en 1863 le prestigieux Prix biennal de l'Institut.

Le troisième chapitre poursuit l'histoire des déchiffrements avec celle d'une langue bien différente de l'akkadien et dont les locuteurs avaient été à l'origine de l'écriture cunéiforme : après bien des hésitations, le nom de « sumérien », proposé par Oppert dès 1869, lui fut définitivement attribué. Cette langue ne pouvant être rapprochée d'aucune autre, vivante ou morte, son étude fut rien moins qu'aisée. La parution en 1905 du livre de Fr. Thureau-Dangin consacré aux *Inscriptions de Sumer et*

d'Akkad marqua la fin de bien des errements et valut au jeune savant français une admiration qui dure encore.

Les découvertes de l'assyriologie eurent des retentissements bien au-delà du petit cercle des spécialistes, notamment parce qu'elles modifièrent la façon dont la Bible pouvait être lue (chapitre 4). D'un côté, elles confirmèrent l'historicité des données de la Bible : on avait désormais un accès direct aux écrits de rois qu'elle mentionnait, comme Sennacherib ou Nabuchodonosor. Inversement, les actes des rois d'Israël et de Juda furent connus par les sources assyriennes et babyloniennes. Mais les résultats devinrent plus troublants lorsqu'on passa de l'histoire politique à d'autres genres de textes. La découverte par George Smith d'un récit du Déluge dans la bibliothèque de Ninive marqua en 1872 le début de terribles controverses, qui reprirent de plus belle en 1902 avec le *Babel und Bibel* de Fr. Delitzsch : les récits de la Genèse devaient-ils être considérés comme des mythes de la même manière que leurs parallèles babyloniens ou assyriens ? En France, la condamnation du modernisme en 1908 contraignit les ecclésiastiques assyriologues, jusqu'alors fort nombreux, à un choix difficile : quitter l'Église, comme l'abbé Loisy, quitter l'assyriologie comme l'abbé Sauveplane, ou se réfugier dans un travail de pur philologue, ce que le dominicain V. Scheil avait fait dès ses débuts.

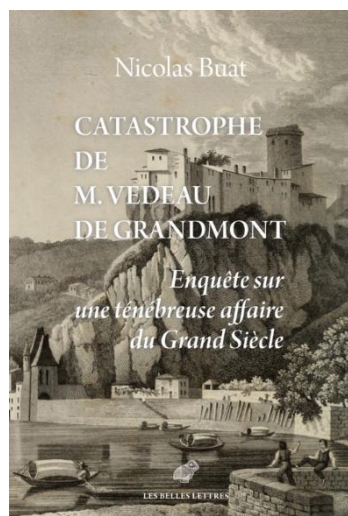
Il n'était pas question que cette enquête se limite à l'époque des pionniers, comme c'est le cas de tous les récits jusqu'à présent. La deuxième partie du livre étudie la façon dont l'assyriologie s'est progressivement transformée en une spécialité académique à part entière. Le chapitre 5 est consacré à son enseignement, qui présente des spécificités par rapport à la situation en Angleterre et en Allemagne. L'année 1905 fut marquée par le mort d'Oppert, dont la succession est étudiée en détail au chapitre 6 : c'est alors que l'histoire de l'assyriologie rencontra l'Histoire de France. En effet, lorsque le P. Scheil fut mis en tête de liste aussi bien par le Collège de France que par l'Académie, on était au lendemain du vote de la loi de séparation des églises et de l'État : Clemenceau s'émut de ce vote, titrant à la une de l'*Aurore* « Saint Dominique au Collège de France ». Cédant aux pressions des radicaux, et comme il en avait le droit, le ministre Bienvenu-Martin nomma le second de la liste, Charles Fossey, qui accepta. Le chapitre 7 décrit les outils qui furent progressivement mis au point pour aider les recherches, ainsi que les modes de diffusion du savoir : de nouvelles séries d'ouvrages et des journaux spécifiquement voués à l'assyriologie furent alors créés, tandis que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ainsi que la Société asiatique donnaient de l'écho aux travaux des assyriologues français.

L'étude se poursuit au-delà de la première guerre mondiale. Le chapitre 8 décrit la continuité dans l'enseignement, mais aussi la disparition de l'empire ottoman, qui fit place à de nouvelles entités politiques : l'Irak et la Palestine, placés sous mandat britannique, la Syrie et le Liban, sous mandat français. C'est en Syrie qu'eurent lieu deux découvertes majeures, auxquelles est dévolu le chapitre 9. D'abord en 1929, celle d'Ugarit : le déchiffrement d'une nouvelle écriture cunéiforme quasi-alphabétique fut effectué en quelques mois par Ch. Virolleaud, H. Bauer et le P. Dhorme. La découverte de Mari eut lieu en 1933 : elle permit l'exhumation d'un extraordinaire lot d'archives palatiales de près de 20 000 tablettes, dont la publication se poursuit encore de nos jours.

Les deux derniers chapitres décrivent l'assyriologie française pendant les « Trente glorieuses ». La deuxième guerre mondiale avait vu la disparition de figures majeures comme Scheil et Thureau-Dangin. Elle fut suivie par un renouveau dû en bonne partie au CNRS : grâce à cette institution, les femmes, jusqu'alors écartées des postes tant dans les établissements universitaires que dans les musées, firent leur entrée dans le monde assyriologique français. Par ailleurs, des savants français furent à l'origine des *Rencontres assyriologiques internationales*, qui depuis 1951 permettent chaque été à des savants du monde entier de se retrouver.

Les principaux assyriologues français acteurs de cette histoire ont été membres de notre Académie, qu'il s'agisse de J. Oppert, de V. Scheil, de Fr. Thureau-Dangin, de Ch. Virolleaud, d'É. Dhorme, de R. Labat ou de J. Nougayrol. Mais l'ouvrage ne se limite pas aux figures de premier plan : le recours à des archives inédites a permis de mieux connaître certains d'entre eux, mais aussi d'en découvrir d'autres, complètement oubliés.

Je n'ai pas souhaité prolonger cette histoire après 1975. Cette date a d'abord marqué un tournant dans l'assyriologie française, puisque disparurent alors ses deux principales figures, Jean Nougayrol et René Labat. C'est par ailleurs l'année de la découverte des archives d'Ebla par P. Matthiae, qui a entraîné d'importantes remises en cause scientifiques. C'est enfin le moment où l'auteur du livre est entré dans le métier : il n'est pas toujours facile de combiner les rôles d'historien et de témoin. La description de l'état actuel de l'assyriologie a fait l'objet d'un autre livre qui doit paraître prochainement. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, Nicolas Buat, l'ouvrage intitulé : Catastrophe de M. Vedeau de Grandmont. Enquête sur une ténébreuse affaire du Grand Siècle, Paris (Les Belles Lettres), 2022, 363 p.

Véritable « boîte de Pandore » du Grand Siècle, selon les mots de Nicolas Buat, l'affaire Vedeau de Grandmont constitue une puissante clé de compréhension de ce que fut la société du temps de Louis XIV, dans ses réalités comme dans son imaginaire.

François Vedeau de Grandmont, conseiller au parlement de Paris, acquit une célébrité involontaire pour avoir été condamné en 1693 par cette cour souveraine où il exerçait ses fonctions de magistrat, la plus prestigieuse du royaume de France, parce qu'il avait falsifié des actes à seule fin de faciliter l'entrée de son fils aîné dans l'ordre de Malte. L'ouvrage de N. Buat s'appuie sur des sources inédites d'une très grande variété, des actes notariés aux registres de sentences judiciaires en passant par un corpus saisissant d'une vingtaine de factums imprimés

qui sont autant de récits hauts en couleur destinés à capter l'attention des juges et du public. À l'image d'une enquête policière, la découverte de chacune de ces pièces, dispersées et comme perdues dans un océan d'archives, est l'occasion d'une analyse serrée, qui fait la part de l'intention, des faits et des effets. Écrit dans une langue soutenue, le livre est conçu comme la mise en scène de drames successifs exposés dans une succession d'actes animés par des entrées fracassantes, des monologues appuyés, des claquements de porte ou des ballets agités qui rappelleront les Plaideurs de Racine ou le Bourgeois gentilhomme de Molière.

Derrière cette dramaturgie d'écriture, le livre de l'archiviste paléographe N. Buat demeure profondément un travail historique de la meilleure eau. Il fait une place éminente à plusieurs problématiques dont se nourrit l'historiographie du XVIIe siècle. Pour n'en citer que quelques-unes, extraites de ce foisonnant exposé, on relèvera d'abord le jugement du faux qui au temps de Malebranche constitue un enjeu aussi bien judiciaire qu'historique et philosophique. Que la dénonciation de Vedeau à ses collègues en 1685 ait été ou non le fait d'une « cabale » entretenue par un adversaire attaché à sa perte importe peu en l'espèce : elle permet de mesurer, dans la pratique, la mise en œuvre de techniques d'analyse critique dont Mabillon dans son *De Re diplomatica* (1681) venait de poser les règles avec clarté. Ensuite, la défense même de Vedeau, qui en appela à des généalogistes de renom comme Guy Allard ou François Duchesne, n'est pas sans évoquer, par l'implication d'érudits reconnus au service d'une cause perdue, l'engagement coupable d'un Baluze pour soutenir l'authenticité du faux cartulaire de Brioude avancé par le cardinal de Bouillon quelques années plus tard. Enfin, l'absolutisme monarchique empreint de sa force toute cette (més-)aventure, de la condamnation à la mort civile de Vedeau en 1693 jusqu'à son emprisonnement dans la forteresse de Pierre Encise (ou Pierre Scize), la prison d'État de Lyon, en passant par les lettres de rémission accordées en 1697 à ses deux fils, coupables de rébellion armée et d'homicide involontaire, pour qu'ils puissent réintégrer la société et jouir de leurs droits civils.

Quant à la fin de Vedeau, mort dans sa Bastille lyonnaise en 1718 à soixante-dix-sept ans, elle s'accompagne d'une intense production écrite : suppliques au roi, interjection d'un appel à Jésus-Christ contre le jugement du chancelier de France (sic) et surtout rédaction de multiples mémoires politiques, historiques (dont une « Histoire du cardinal Mazarin » en quatre volumes, hélas aujourd'hui perdue) et scientifiques. Il y a ainsi de l'abbé Faria du Comte de Monte Christo en Vedeau, ce qui n'a guère pour étonner en définitive quand on sait qu'Alexandre Dumas a emprunté la matière de ses Trois Mousquetaires à Gatien Courtilz de Sandras : ce dernier composa en effet par ailleurs un récit picaresque à partir d'une banale dispute autour d'un droit de pêche dans lequel l'un des protagonistes n'était autre que... Vedeau de Grandmont.

Les multiples épreuves de ce dernier démontrent à satiété la justesse de l'aphorisme de Mark Twain selon lequel la vérité est toujours plus surprenante que la fiction. Le livre de Nicolas Buat est une

démonstration exemplaire de ce qu'un historien qui connaît son métier et ses sources est capable d'enrichir, plaisamment et savamment, notre perception du passé. »